

PHILOSOPHE PERFORMER

AGUSTÍN CASALIA Au Far^o, le Portègne de Lausanne présente une performance philosophique et chaotique.

JORGE GAJARDO

Nyon ► Rencontrer un philosophe est une expérience a priori intimidante. La philosophie, c'est du langage cousu finement, c'est un mot et pas un autre, des phrases dont on a oublié le début quand on a fini de les lire. Les philosophes, ce serait aussi des attitudes, des poses, des chevelures généreuses, des chemises blanches et amples. Agustín Casalia, avec ses yeux bleus romantiques toujours grand ouverts, c'est un peu ça, mais le rencontrer signifie aussi faire l'expérience du plaisir de questionner et d'écouter. Avec lui, la philo est une pensée qui se construit en direct, agrémentée de quelques envolées quand il sent qu'il tient le bon filon, mais aussi des silences et des digressions quand il cherche ses mots. Au fond, c'est un homme comme un autre, et ça rassure.

Agustín Casalia se présente volontiers comme un ouvrier de la philosophie. Et ce n'est pas qu'une formule. Dans son cas, la philosophie prend la forme de problèmes à analyser et à résoudre, car c'est son métier. Après notre rendez-vous, il filera au suivant, puis se rendra au bureau d'architectes où il travaille à temps partiel... comme philosophe; ensuite, il répondra

peut-être à une proposition de séminaire pour une entreprise en mal de perspectives.

En mars dernier à Lausanne, le Printemps de Sévelin, festival de danse, le présentait comme «notre philosophe attitré». D'ici quelques jours, on le retrouvera au Far^o de Nyon, festival qui débute ce week-end, pour une performance philosophique réalisée avec quelques-uns des élèves qui suivent ses séminaires. *Rhizotomos* est sa première création pour la scène, conçue avec Mélisande Navarre, sa dramaturge, qui est aussi son épouse, et les architectes du bureau Kunik de Morsier. C'est à Nyon qu'on le retrouve.

Elancé, espiègle et chaleureux, Agustín Casalia, 45 ans, nous rappelle Nanni Moretti en «splendide quadragénaire» prêt à remuer son bâton dans la fourmilière de son temps. On lui demande de nous expliquer sa passion pour la philosophie, il nous raconte sa vie. C'est à Buenos Aires, alors qu'il étudie le droit, au début des années 1990, qu'il tombe dans le bain. Son professeur de métaphysique sort certainement d'un roman latino-américain: Primitivo Ignacio Pérez de Arenaza, qu'il considère comme son mentor.

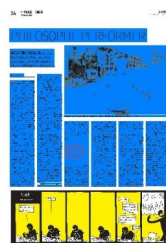
«Ses cours, c'était de la pensée mise en œuvre, elle en devenait poétique. Un véritable spectacle. Je n'ai jamais vu quelqu'un enseigner la philo comme lui. Les étudiants l'adoraient.»

Retour aux origines

En 1999, à l'âge de 26 ans, son diplôme d'avocat en poche, Casalia quitte l'Argentine, et surtout Buenos Aires, par attirance pour l'Europe où il rencontre Mélisande Navarre, avec qui il s'installe à Lausanne en 2007. Ceci après un passage par l'Espagne, où il a terminé ses études de philosophie, et la France. «Les Européens adorent Buenos Aires, mais moi, je voulais fuir cette ville oppressante et chaotique, où je tournais en rond. Je voulais trouver mon propre chemin.» L'Europe, c'est aussi un peu un retour aux origines. Ses grands-parents «descendaient tous du bateau», comme on désigne en Argentine les migrants européens. Ils venaient des Asturies, de France, d'Italie et de Slovénie.

Le mot «chaos» revient souvent dans le propos d'Agustín Casalia. Il renvoie à Friedrich Nietzsche, l'une des figures de son panthéon. Il partage sa vision de l'individu sans fond, traversé de forces qu'il ne maîtrise pas, et sa conception de la vie comme une manière de s'engager dans l'abîme, pour en faire quelque chose.

«Mon défi en Suisse est d'y injecter un peu



de chaos nietzschéen»

On le taquine: en tournant le dos à Buenos Aires, n'a-t-il pas fui précisément un chaos nietzschéen où tout est possible? «C'est une question intéressante, mais là-bas, j'avais la sensation d'être englouti. A Buenos Aires, la créativité est partout, mais je m'épuisais à essayer de sortir du magma. Nietzsche aussi est resté empêtré dans son chaos. Pour ma part, j'avais besoin d'un lieu adéquat pour reprendre ma vie à zéro et pratiquer une philosophie qui secoue. Etrangement, la Suisse réunit les conditions nécessaires, car ici l'impératif catégorique' d'Emmanuel Kant est une évidence. Ici domine le principe de 'la loi d'abord parce que c'est la loi'. Mon défi en Suisse est d'y injecter un peu de chaos nietzschéen. Le contraire de l'Argentine, mais ici je vois plus de possibilités de construire des formes nouvelles.»

L'autre figure du panthéon d'Agustín Casalia est Heidegger. A ses yeux, il a réussi là où Nietzsche a échoué. Il est plus libre, plus serein. Dans sa pen-

sée, l'homme n'est plus dénué de fond; ce qui compte est l'existence. C'est lui l'aiguillon qui l'aide à saisir la souffrance et l'altérité. Et l'appartenance de Heidegger au parti nazi? Ce n'est pas la première fois que Casalia doit répondre à cela, notamment en France. Il ne se dérobe pas. S'il comprend la méfiance qu'inspire Heidegger à beaucoup, il conteste toutefois à sa pensée tout caractère totalitaire. A ses yeux, Heidegger proposerait même une «pensée antitotalitaire».

Sortir la philo de l'uni

Mais finalement, à quoi sert la philosophie? Et pourquoi y a-t-il de plus en plus de philosophie au théâtre? Casalia sent l'impatience de son interlocuteur. Pédagogue, il prend son temps, et ce temps est déjà un début de réponse: «Ce n'est pas une discipline, mais une manière de revenir sur ce qui a été pensé et dit.» La philosophie est avant tout une «question d'approche». D'ailleurs, les livres des philosophes n'ont «rien de substantiel». «Il faut les étudier, les lire entre les lignes, les digérer, en faire autre chose.» «La philosophie, ça sert à déconstruire la tradition, et en même temps, on l'intègre.»

Agustín Casalia est d'avis que si l'on voit plus souvent de la philosophie au théâtre, et dans d'autres lieux plus insolites, c'est qu'elle intéresse davantage après des années de purgatoire. Sortir la philo de l'université pour l'amener là où elle n'est pas est son principal défi. «La philosophie doit se confronter au discours ambiant, autrement dit à un conformisme de type kantien», ajoute-t-il en clin d'œil. Mais cela répond aussi à un besoin qui vient d'en dehors.

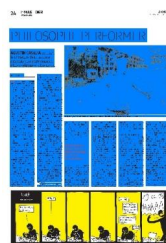
Selon Casalia, la pratique philosophique – comme la poésie – est une manière de contester la culture *mainstream*, qui a contaminé les médias, les techniques et la politique; une manière aussi de contester l'impérialisme technologique de la Silicon Valley, les injonctions consuméristes, les discours enchanteurs sur les mondes virtuels et l'intelligence artificielle. «Si la philosophie du progrès nous a amenés à croire dans la religion de l'immortalité, la philosophie peut aussi, en déployant la sensibilité et l'affectivité vis-à-vis de l'autre, nous aider à nous en sortir.» I

Far*, Festival des arts vivants de Nyon, du 17 au 25 août. *Rhizotomos*: les 22 et 23 août. Rens: festival-far.ch

Genève

Le Courrier Genève / Syndicom
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
www.lecourrier.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 7'200
Parution: 5x/semaine



Page: 24
Surface: 82'818 mm²

Ordre: 3008956
N° de thème: 833.030

Référence: 70579682
Coupage Page: 3/3



A Nyon, Agustín Casalia proposera une performance philosophique réalisée avec ses élèves. JEAN-PATRICK DI SILVESTRO